

La couleur de la bouée



**Tonnerre
2017-2022**

*Photographie documentaire
et ethnographie réflexive*

Exposition du 5 au 26 avril 2025
En semaine sur rendez-vous
Samedi et dimanche › 11 h - 18 h
Vernissage le 5 avril › 17 h

**La Broussaille
Lagathe
23460 St Martin Chateau
tel › 06 10 78 84 17**



© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'

— Dossier de presse

Exposition du 5 au 26 avril 2025

Vernissage le samedi 5 avril à partir de 17h

La couleur de la bouée est une exposition résultant d'une recherche menée pendant cinq années dans la ville de Tonnerre (Yonne) par le photographe documentaire Jean-Robert Dantou dans le cadre d'un doctorat Sciences Arts Création Recherche. L'exposition présente des photographies et des textes qui décrivent des mécanismes d'arrivée contrainte de personnes précarisées dans une petite ville rurale. L'exposition s'intéresse en particulier à une structure qui loge et accompagne des personnes décrites comme souffrant de troubles psychiques, et s'articule autour d'une question scientifique principale : Qu'est-ce que cela fait à des personnes en situation de précarité d'être déplacées dans une petite ville dont elles ignoraient jusqu'alors l'existence ?

Ci-dessus :
Vue sur les toits de la ville depuis l'Église Saint-Pierre, série "Etat des lieux", Tonnerre, le 30 novembre 2018.

Ci-contre :
Portrait de Ludovic dans sa chambre de la résidence accueil, série "Tenir", quartiers d'habitat social des Prés-Hauts, Tonnerre, le 22 mars 2022.
Vue sur le quartier des Prés-Hauts, série "État des lieux", le 11 février 2022.
Portrait d'Éric dans le cabinet de kinésithérapie du Sémaphore, série "Tenir", le 10 février 2022.



— L'exposition

• Une commune rurale

La commune de Tonnerre, environ 4500 habitants dans le département de l'Yonne, était prospère dans les années 1980. Depuis le tournant des années 2000, elle se bat contre des mécanismes en spirale qui caractérisent de nombreuses petites villes françaises : l'effondrement industriel a localement entraîné un appauvrissement des ménages et le départ de pans entiers de la population, la baisse démographique qui en a découlé est redoublée par des décisions politiques d'échelle nationale, dites de "modernisation de l'État", qui entraînent la fermeture de nombreux services publics, ces fermetures aggravent à leur tour la baisse démographique et entraînent d'autres effondrements, qui touchent les commerces de centre-bourg, les prix du foncier, l'état du bâti, mais aussi le moral des personnes. La ville a perdu un quart de ses habitants au cours des vingt dernières années.

• Des arrivées contraintes

Parallèlement au départ d'une partie de la population, les habitants qui sont restés vivre à Tonnerre voient depuis le début des années 2000 arriver des personnes de toutes origines sociales. Parmi elles, certaines arrivent sans vraiment le vouloir : des personnes en situation de précarité arrivées depuis la rue, la psychiatrie ou la prison. La commune est ainsi le théâtre de déplacements qui offrent un contre-point à la description des mouvements de population : en France, depuis l'époque médiévale, les personnes les plus pauvres se déplacent majoritairement depuis les campagnes les plus reculées vers les villes. L'enquête a permis de mettre au jour, à Tonnerre, un mouvement inverse, invisible depuis les métropoles, apparu depuis une vingtaine d'années en France : des personnes fragiles, principalement de nationalité française, sont déplacées de manière plus ou moins contrainte vers de petites communes rurales. Comment s'organisent alors ces déplacements ? À quelles logiques institutionnelles obéissent-ils ?

Quel est le degré de contrainte exercé sur les personnes ? Existe-t-il une politique centralisée en ce sens, ou s'agit-il au contraire de filières indépendantes les unes des autres ? Quelle est l'ampleur de ces mobilités résidentielles ? Quels sont les effets de ces déplacements sur les territoires ruraux concernés ? Quels sont leurs effets sur la vie des personnes concernées ?

• La Résidence Accueil

Les recherches menées dans la ville ont permis de mettre en évidence l'existence de neuf filières d'arrivée de personnes précarisées dans la commune, qui dépendent de différentes "portes d'entrée" sur le territoire. Cette exposition se concentre sur l'une d'entre elles : la Résidence Accueil, une institution qui loge et accompagne dans leur vie quotidienne des personnes décrites comme souffrant de troubles psychiques.

Ouverte à la fin des années 2000 dans le quartier d'habitat social de la commune, la structure dispose de treize appartements distribués autour de deux cages d'escaliers. Un logement situé au premier étage a été transformé en espace collectif avec un salon, une cuisine, une buanderie, une salle de réunion et un bureau pour les deux travailleuses sociales qui y exercent leur métier. La structure peine à recruter : en dix ans, les vingt-et-une places disponibles ont une seule fois, et pour un mois seulement, été entièrement pourvues.

Parmi les dix-huit personnes présentes dans la structure au printemps 2023, presque la moitié a été orientée par l'hôpital psychiatrique d'Auxerre. Les autres prescripteurs sont très diversifiés : la Croix-Rouge de Migennes, qui accueille des personnes venant de la rue, le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de Joux-la-Ville, ainsi que diverses structures médico-sociales du département ou de la région francilienne.



Portrait de Bouchra dans sa chambre de la Résidence Accueil, quartier d'habitat social des Prés-Hauts, série "Arriver", Tonnerre, le 3 février 2021



— La Broussaille

Fondée en 2021 sur le plateau de Millevaches dans la Creuse, *La Broussaille*, lieu de création pluridisciplinaire, accueille des personnes en souffrance psychique, en s'inscrivant dans la lignée de la psychothérapie institutionnelle. La Broussaille propose des résidences d'artistes, des ateliers de création ainsi que des séjours d'immersion et de répit durant lesquels les résidents se côtoient et interagissent ensemble, selon des modalités et des temporalités diverses. Depuis son ouverture, *La Broussaille* a également présenté quatre expositions qu'elle a produites.

En 2022, en découvrant le travail de Jean-Robert Dantou, l'association a décidé de co-produire l'exposition « *À balles réelles* » et de la présenter à *La Broussaille* en 2025. Fort de sa double formation à l'École Louis Lumière et à l'École des hautes études en sciences sociales, ce creusois explore depuis une dizaine d'années les liens entre photographie et sciences sociales. Sa démarche touche le cœur de la mission de *La Broussaille* : lutter contre l'invisibilité des personnes touchées par la psychiatrie, ainsi que la marginalité et l'exclusion.

Comme la psychothérapie institutionnelle qui met au centre le patient en tant qu'acteur et partie prenante de ses soins, ce projet, outre la qualité exceptionnelle du regard du photographe et la finesse de son analyse, porte une ambition singulière, celle d'associer les personnes photographiées à toutes les étapes du processus de recherche, de conception et de réalisation de l'exposition.

Loin de concerner uniquement la ville de Tonnerre, l'exposition « *À balles réelles* » questionne l'engagement politique et éthique de chacun dans l'accompagnement de la grande précarité.

Léa Kalaora
Directrice de La Broussaille
www.labroussaille.org



© Nilton Dos Santos Almeida

— La ville de Tonnerre

Riche d'un patrimoine bâti historique exceptionnel, la ville de Tonnerre aura compté également de nombreux personnages illustres dans son passé. Des femmes et des hommes qui auront construit cette ville, qui l'auront fait rayonner, par leurs actions ou leurs œuvres, laissent une empreinte indélébile qui sert notre présent et servira notre avenir.

Une communauté, qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs, parmi laquelle on compte une population parfois nommée les « *invisibles* ». Souvent stigmatisée et éloignée de toute considération – sociale notamment – elle est exclue de nos cercles proches.

Tonnerre, ville d'accueil ; Tonnerre, ville de refuge. Elles et ils ont choisi d'y venir, d'y rester. D'autres, peut-être, de la subir.

La couleur de la bouée, c'est une opportunité unique de les connaître, de les comprendre. Le travail de recherche de Jean-Robert Dantou est et restera utile

pour nous toutes et tous. Son travail méticuleux, son besoin de vérité dans le regard des autres, son écoute avec le temps nécessaire les valorise et les éclaire, enfin.

Elles et ils sont nous, Tonnerroises et Tonnerrois d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Que l'Hôtel Cœurderoy accueille ce travail de recherche et cette exposition inédite, c'est un symbole fort. Lui aussi il porte les blessures ou les stigmates d'un *laissé-pour-compte*. Mais son avenir de réhabilitation et de rénovation arrive à grands pas, grâce à un projet structurant et légitime pour la cité.

Au nom de la Ville, merci à Jean-Robert Dantou pour ce long travail qu'il nous donne l'opportunité de partager. Merci à son équipe et aux partenaires qui auront rendu possible ce rendez-vous unique.

Cédric Clech
Maire de Tonnerre

— Biographie



© Printille Davigo

Né à Paris en 1980, Jean-Robert Dantou est photographe documentaire, membre de l'Agence VU', docteur en sciences sociales et chercheur au Centre Maurice Halbwachs. Il a enseigné la photographie documentaire au département d'Histoire et de Théorie des Arts de l'École normale supérieure. Il a réalisé une thèse de doctorat Science, Art, Création et Recherche au sein de Paris Sciences et Lettres, intitulée « À balles réelles – photographie documentaire et ethnographie réflexive. Tonnerre 2017 - 2022 ». Il a une double formation de photographe à l'École nationale supérieure Louis Lumière et de sociologue à l'ENS-EHESS.

Explorant depuis une dizaine d'années les interactions possibles entre photographie documentaire et sciences sociales, il travaille sur des problématiques liées à la santé mentale, aux migrations et aux mondes ruraux. Co-directeur en 2020 de l'ouvrage collectif *Pour une alliance entre photographie et sciences sociales*, il est l'auteur de plusieurs ouvrages photographiques, notamment *Les murs ne parlent pas* aux éditions Kehrer Verlag (2015) pour lequel il a été lauréat du *Prix du Livre de Photographie de l'Année* dans la catégorie internationale au festival PhotoEspaña 2016.

Au cours des dernières années, il s'est consacré à différents travaux mêlant photographie documentaire et sciences sociales aux États-Unis, en Allemagne, en Inde, en France et au Chili. Pendant plusieurs années, il a animé des ateliers visuels et sonores auprès de primo-arrivants du collège Jean Renoir de Bondy. Il partage aujourd'hui son temps entre commandes institutionnelles, résidences artistiques (Culture à l'Hôpital, EHESP, MSSH, DRAC) et travaux de recherche mêlant création photographique et recherche scientifique.

— Images presse

— Les images libres de droits sont disponibles sur simple demande. Elles ne peuvent pas être recadrées, modifiées ou contenir du texte. Les légendes doivent être strictement respectées et ne peuvent être modifiées qu'après accord du photographe.



Vue sur les toits de la rue du Général Campenon depuis l'église Saint-Pierre. Série *État des lieux*, Tonnerre, le 30 novembre 2018.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



Vue sur la moto en réparation de Cindy et de son compagnon, dans la cour de l'hôtel particulier de la rue François Mitterrand, série *Tenir*, Tonnerre, le 4 juin 2018.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



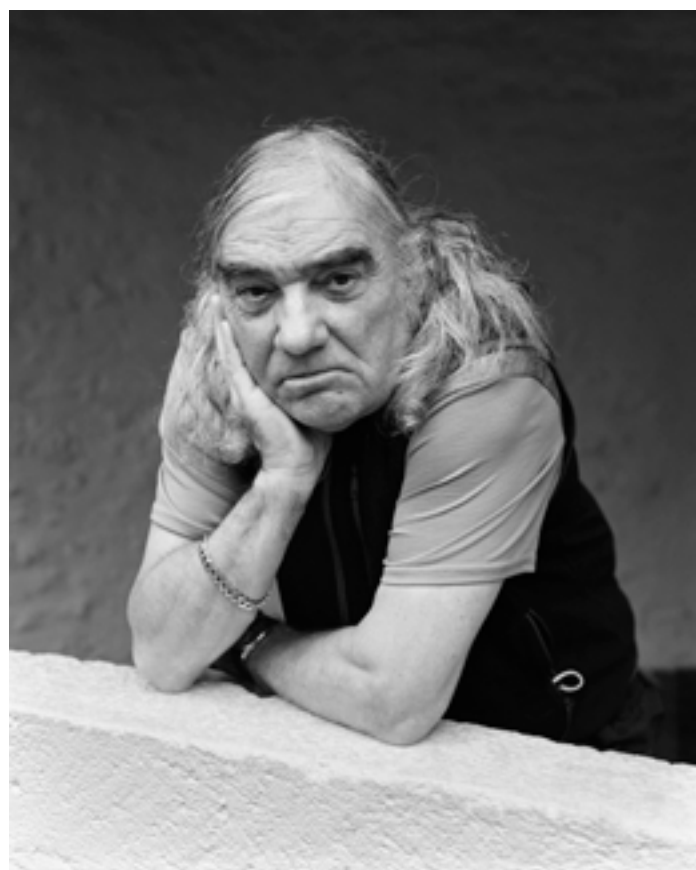
Portrait de Sébastien sur le balcon de son logement dans la Résidence Accueil du quartier d'habitat social des Prés-Hauts, série "Arriver", Tonnerre, le 3 février 2021.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



Sculpture en terre cuite et en papier mâché réalisée par Sébastien, déposée ici sur son balcon, quartier d'habitat social des Prés-Hauts, Tonnerre, le 23 mars 2022.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



Portrait de Jean-Pierre autour de la Fosse Dionne, série "Tenir", Tonnerre, le 12 juillet 2021.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



Portrait d'Oliva à proximité de la gare par laquelle elle est arrivée, pour la première fois, à Tonnerre.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'



Reproduction d'un négatif argentique représentant Oliva sur le balcon de son appartement de la résidence Accueil.

© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU'

— Conception et partenaires

Direction artistique et scientifique : Jean-Robert Dantou

Scénographie : Mitia Claisse

Production : Printille Davigo

Fabrication : Archibald Peeters et Benoît Van den Bussche

Graphisme : Timothée Bernard et Marie Aumont

Illustrations : Ninon Bonzom

Conseil scientifique et artistique : Paco Rapin (ENS)
et Mathias Nouel (Agence VU')

Une partie des photographies a été produite dans le cadre de la Grande Commande Nationale "Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire" financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF.

Avec le soutien de la Région Nouvelle Aquitaine et de la Direction régionale des Affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine dans le cadre du programme "Cultures connectées-PNV 2023"

Ce projet a été soutenu par la Fondation Hospitalière pour la Recherche sur la Précarité et l'Exclusion sociale (projet lauréat de l'appel à projet 2021 / 2022 « Grande pauvreté et actions contre la grande pauvreté »).

Une exposition produite par la ville de Tonnerre, L'Aracande et La Broussaille, en partenariat avec :



— Infos pratiques

LIEU

La Broussaille

Exposition du 5 au 26 avril 2025
à l'Erba d'Agram
Lieu-dit Lagathe
23460 St Martin Chateau
contact@labroussaille.org

Visite de l'exposition en semaine sur rendez-vous

Les samedis et dimanches de 11h à 18h

Vernissage le 5 avril > 17h

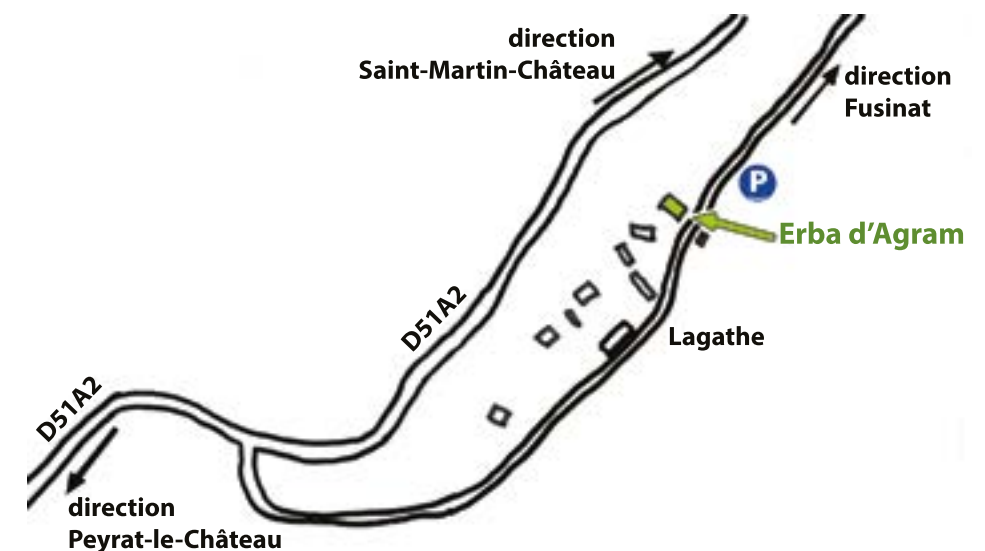
ENTRÉE GRATUITE

Agence Vu

www.agencevu.com

Contact presse & partenariat

Mitia Claisse
mitiaclaisse@gmail.com
06 10 78 84 17





Revue de presse

Portrait de Maxence pendant
une sortie en quad, série "Tenir",
alentours de Tonnerre,
le 22 juillet 2022.



Photos Jean-Robert DANTOU
Texte Guillaume DELACROIX

Tonnerre, terminus.

À REBOURS DE L'EXODE RURAL, LES CAMPAGNES FRANÇAISES SONT LE THÉÂTRE D'UN AUTRE MOUVEMENT DE POPULATION : CELUI DE PERSONNES EN GRANDE PRÉCARITÉ, VICTIMES DE LA FLAMBÉE DES LOYERS DANS LES CENTRES URBAINS, VERS LES PETITES VILLES SOUVENT DÉLAISSÉES. L'ETHNOGRAPHE ET PHOTOGRAPHE JEAN-ROBERT DANTOU A POSÉ SON APPAREIL DURANT SEPT ANS À TONNERRE, DANS L'YONNE, POUR COMPRENDRE ET INCARNER CE PHÉNOMÈNE ENCORE PEU DÉCRIT.

Jean-Robert Dantou/Agence VU/ENS/BNF



LE PORTFOLIO

Pour Giuseppe, traverser les difficultés quotidiennes passe par la danse, le jardinage et le vélo. Il pose ici en tenue de bal, à proximité de son domicile de la rue du Général-Camponon, le 8 mars 2019.

Page de gauche, l'alignement des maisons de la rue du Général-Camponon constitue un héritage architectural précieux et menacé. Dans ce quartier, qui jouxte celui de la source de la fosse Dionne, vivaient autrefois les ouvriers des usines locales. Le 30 novembre 2018.

TONNERRE, jolie bourgade de l'Yonne traversée par le canal de Bourgogne, quatre mille sept cents habitants. Son église médiévale, son musée dans l'ancien Hôtel-Dieu, sa célèbre source karstique aménagée en lavoir au XVIII^e siècle... Et sa gare SNCF, où débarquent régulièrement des hommes et des femmes en grande précarité, chassés des métropoles où la gentrification les a rendus indésirables. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pourquoi ont-ils été obligés de se déplacer ? C'est pour répondre à ces questions et comprendre les processus de relégation à l'œuvre de façon invisible dans notre société que Jean-Robert Dantou, 44 ans, s'est rendu à Tonnerre. Chercheur en photographie documentaire et ethnographie réflexive, il s'est posté dans la ville durant sept ans, de 2017 à 2024, dans le cadre de sa thèse de doctorat. Si, d'ordinaire, la plupart des chercheurs dans ce domaine se positionnent au point de départ, sur les lieux d'où les gens partent, avant de disparaître généralement dans la nature, lui a choisi de se positionner à leur lieu d'arrivée. Même les services du 115, le numéro d'urgence sociale, ont du mal à suivre ces personnes en grande précarité. À Tonnerre, la gare ferroviaire joue un rôle « ambivalent », selon Jean-Robert Dantou : « Elle est un atout pour la ville et en même temps une porte d'entrée pour les personnes précarisées, dont la très grande majorité ne possède aucun moyen de transport, pas même un vélo. »

À rebours de l'exode rural qu'elle a connu pendant la seconde moitié du XX^e siècle, la France voit des populations se déplacer, malgré elles, des grandes villes vers des villes moyennes, puis vers des villes plus petites ou des villages ruraux. « *Le tournant s'est produit dans les années 2000*, souligne Jean-Robert Dantou. *L'éloignement est progressif, on passe de Paris à Nanterre, puis de Nanterre à Sens, de Sens à Joigny et de Joigny à Tonnerre. Au bout du compte, la petite commune bourguignonne révèle en creux ce qui se produit dans les grandes agglomérations, où les loyers s'envolent.* »

Elle est un exemple, parmi d'autres, de ces centaines de petites villes en première ligne des échecs de notre modèle économique et social et qui subissent, à retardement, les conséquences de la désindustrialisation. Le chômage a accéléré le départ de nombreux habitants de bourgades modestes, laissant beaucoup de logements vacants. « *À Tonnerre, leur nombre a doublé entre 1990 et 2010, pour atteindre 20 % du parc immobilier* », relève Jean-Robert Dantou. Cela donne lieu, aujourd'hui, à plusieurs dynamiques. Les bailleurs, privés ou publics, s'efforcent d'attirer des locataires, toujours plus loin de leur lieu de résidence d'origine, pour occuper ces logements. Les marchands de sommeil en profitent. Ils s'emparent d'immeubles en très mauvais état et affichent des petites annonces



près de la gare SNCF de Paris Bercy, d'où partent les trains de la ligne Paris-Lyon avec arrêt à Tonnerre. Ils mettent en location des appartements vétustes pour une bouchée de pain, tout en taisant que la facture de chauffage sera très élevée. Les gens qui s'y installent déchantent vite et regagnent souvent les hébergements d'urgence, quand ce n'est pas la rue. Pour faire leur portrait à la chambre grand format ou au moyen format 6 × 7, il a fallu s'installer dans le temps long. Un exercice que le chercheur maîtrise, pour avoir travaillé en psychiatrie et participé, avec une équipe interdisciplinaire en sciences sociales, à la publication d'un livre sur les limites de la représentation photographique dans le champ de la santé mentale (*Les murs ne parlent pas*, Kehrer, 2015). Il a choisi le terrain de Tonnerre de manière un peu fortuite, à l'occasion d'une formation qu'il dispensait à des étudiants en ethnographie sur un thème territorial connexe à celui de la relégation : pourquoi des territoires très proches connaissent-ils des destins économiques parfois très éloignés, en comparant les réalités de Tonnerre, de Chablis et d'Avallon. « *Je croisais dans la rue ou au café des personnes qui me laissaient penser qu'elles avaient des trajectoires psychiatriques. Il m'a fallu deux ans pour poser des hypothèses un peu plus claires sur leur situation* », confie-t-il.

En juin, Jean-Robert Dantou a exposé ses photos à Tonnerre, afin de montrer à la population ce que les déplacements subis signifient, ouvrant des débats sur la question qui s'impose maintenant : comment transformer ce travail de recherche en politiques publiques capables de s'emparer du problème ? (M)

Ci-contre, le 2 juillet 2023, le hangar dans lequel Alexandre a trouvé refuge. Après plusieurs semaines passées dans un hébergement d'urgence, il a obtenu un logement social. Mais il n'a pas réussi à y vivre et est retourné à la rue.

Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas, portraits de Gérard, Bachir, Shirvy, Marc, Patrick et Micheline, 2018-2023. Gérard et Micheline sont des habitants des environs qui ont trouvé refuge à Tonnerre après des épisodes difficiles. Bachir et Shirvy ont quitté la région parisienne en 2020, après avoir rencontré d'importantes difficultés pour se loger. Patrick, lui, est arrivé avec sa compagne, Céline, en 2015, à la suite d'une expulsion en Île-de-France. Ils se sont mariés dans la commune un an plus tard. Marc a été envoyé à Tonnerre depuis une ville voisine, Avallon, après une longue période passée à la rue. Parmi eux, certains sont restés et ont accédé à un logement social de la ville, d'autres sont repartis vers d'autres communes rurales.

Jean-Robert Dantou/Agence VU/ENS/BNF

Jean-Robert Dantou/Agence VU/ENS/BNF





LE PORTFOLIO

Page de gauche, Lorenzo est arrivé à Tonnerre par l'intermédiaire du 115 à la fin de l'année 2020, à l'âge de 20 ans, après avoir vécu un mois dans la rue à Auxerre. La relation photographique est pour lui l'occasion de se distinguer des personnes en situation de grande précarité avec lesquelles il partage son quotidien : il a pris soin de sa tenue et montre sa force physique, le 2 décembre 2020.

Ci-contre, à droite, dans le monde rural, les moyens de transport individuels – voiture, moto, vélo – sont déterminants. Les réparations de fortune fleurissent dans l'espace public, comme ici au centre-bourg, le 4 juin 2018.

Ci-dessous, de gauche à droite : M. Singh (ici le 29 novembre 2018) fait partie des personnes en situation de précarité arrivées à Tonnerre depuis Paris, par l'intermédiaire

d'une petite annonce trouvée dans un journal gratuit. Vivant dans des conditions très difficiles – « *Je suis pauvre, donc je ne chauffe pas* » –, il est décédé le 12 novembre 2019, à l'âge de 77 ans.

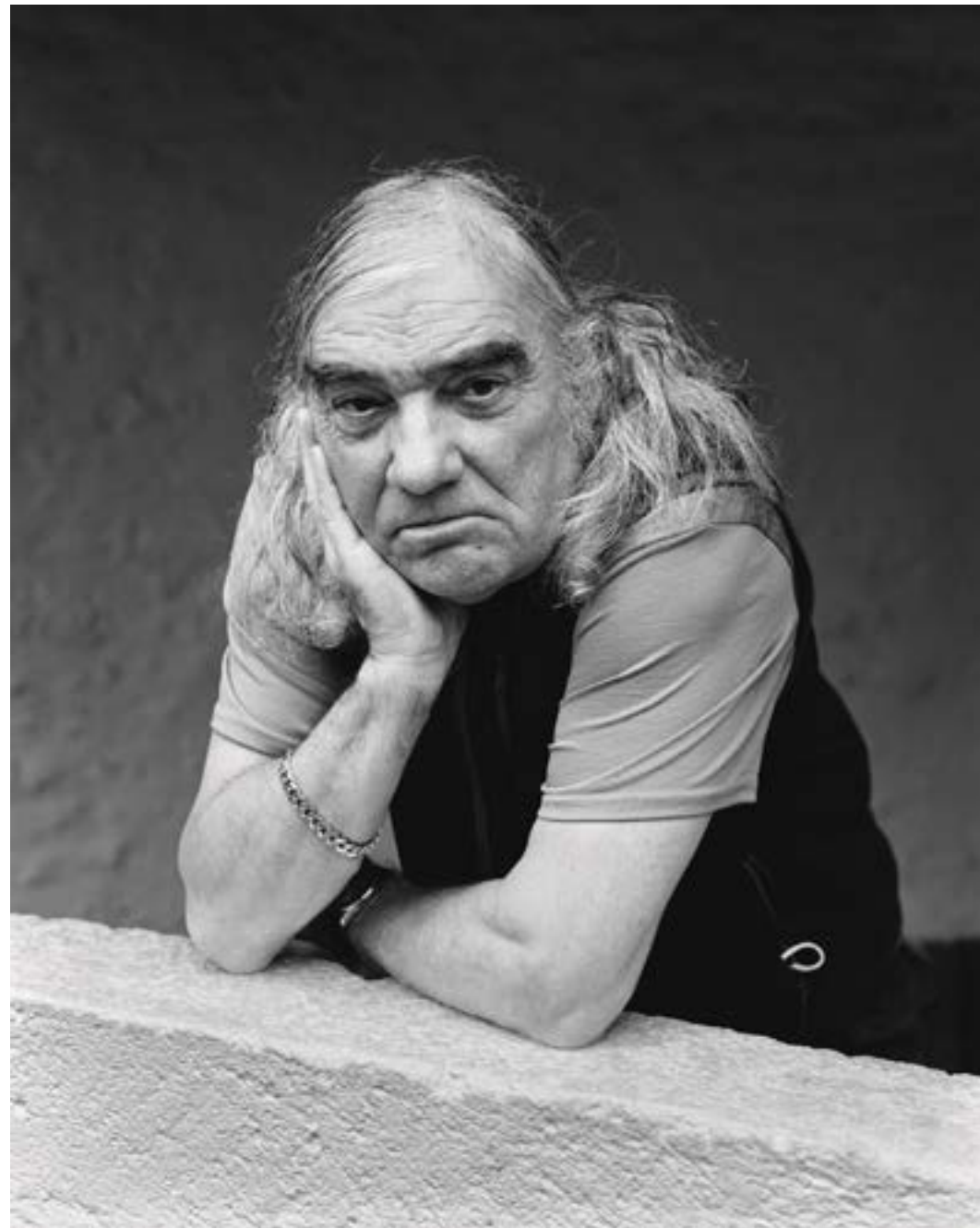
Marie-Ange, également arrivée de manière informelle dans la ville, explique qu'elle voudrait repartir « *à tout prix* » parce qu'elle n'est pas « *du coin* » : « *Je ne sors jamais de chez moi, (...) Je ne connais pas les gens d'ici...* » Le piège territorial dans lequel elle se sent prise a des conséquences dramatiques sur sa santé (ici dans les jardins de l'Hôtel-Dieu, le 19 juillet 2021).

D'habitude, les volets de la chambre de Christophe sont toujours à moitié fermés : « *Je ne les touche pas, c'est la télé qui fait la lumière pour la pièce.* » Dans son logement du quartier d'habitat social des Prés hauts, le 13 juillet 2021.



Jean-Robert Dantou/Agence VU/ENS/BNF





Une partie des photographies a été produite dans le cadre de la grande commande Radioscopie de la France, financée par le ministère de la culture et pilotée par la Bibliothèque nationale de France.

Jean-Robert Dantou/Agence VU/ENS/BNF



Agence immobilière fermée au rez-de-chaussée d'un immeuble abandonné du centre-bourg, le 28 novembre 2018.

Page de gauche, alors que les déplacements contraints vers de petites villes rurales sont vécus par la plupart des personnes rencontrées comme un piège, certaines trouvent à Tonnerre un équilibre et une place qu'elles n'avaient pas ailleurs. C'est le cas de Jean-Pierre, photographié ici autour de la source vaclusienne de la fosse Dionne, le 12 juillet 2021.

22

Libération Samedi 15 et Dimanche 16 Juin 2024

IMAGES/

Tonnerre, le 4 juin 2018. PHOTO: JEAN-ROBERT DANTOU/AGENCE VU SACRÉ-PC.

Photo/ Jean-Robert Dantou, sacré coup de Tonnerre

Le photographe, également formé à la sociologie, s'est établi dans la petite ville de l'Yonne pour y dresser le portrait de ses populations précaires. Son travail y est présenté jusqu'au 29 juin.

Par CLÉMENTINE MERCIER

Sous le porche de l'hôtel particulier désaffecté, en plein centre de Tonnerre – une petite ville désindustrialisée de l'Yonne –, l'expo s'ouvre ainsi : 1000 cartes d'électeurs sont suspendues à des fils par des mini perçes à linge. Jetées par des manifestants, elles témoignent d'une action en 2008 contre la fermeture des services d'urgence de nuit à l'hôpital de la ville. Puisque la maternité et le service de chirurgie avaient déjà été fermés, un collectif s'est exobié contre ce nouveau démantèlement d'infrastructure publique. Finalement, le photographe Jean-Robert Dantou a photographié un à un ces documents administratifs. Dans l'expo, après cette haie d'Yonnais politiques, des portraits sobres de Tonnerrois et des vues de la ville, en noir et blanc, reposent sur des tréteaux en bois, dans une scénographie en forme de spirale. Il y a des hommes, des femmes, quelques familles, dignes, et des visages qui racontent leurs histoires, souvent compliquées. Une double formation à l'École Louis-Lumière et à l'École

des hautes études en sciences sociales, Jean-Robert Dantou est actuellement en thèse de doctorat « recherche et création » à la Sorbonne. Depuis 2017, il quitte régulièrement la Creuse où il habite, pour rejoindre Tonnerre où il mène un travail en profondeur. Malgré les difficultés d'accès, Jean-Robert Dantou a rejoint 25 fois à Tonnerre, cette ville un peu triste, étrangement magnifique, à l'écart des lignes de TGV et des autoroutes. Côtée pour le lavoir de la fosse d'égout et le film de Guillaume Brin, la petite commune de Bourgogne-Franche-Comté aux façades blanches tourne au ralenti avec ses boutiques fermées. Mais pourquoi diable Tonnerre ? Justement parce que personne ne s'y intéresse – malgré un regain de curiosité de Parisiens en mal de nature depuis le Covid.

PETIT SAC EN PLASTIQUE

En 2007, lorsqu'il visite la ville avec des étudiants afin d'analyser les disparités entre Avallon, Tonnerre et Chablis, Jean-Robert Dantou est interloqué par la présence de personnes marginalisées. Mais que font donc ces gens précaires dans les rues de Tonnerre ? « Ils psychiatriques, un fléau », raconte le départ de patients des foyers post-crisis. Je ne m'étais jamais posé la question : mais ils vont où ? explique Dantou, qui a travaillé avec des chercheurs en psychiatrie. C'est aussi la question des habitants des 10, plein de gens se font voir. On discutait aussi de la l'écologie de terrain sur Tonnerre part donc de là, élargissant le jour où ferme le dernier studio photographique du centre-ville. Non seulement touchée par plusieurs

vagues de désindustrialisation et par le retrait des services publics (maternité, services de chirurgie, école, tribunal d'instance...), la commune de l'Yonne est aussi le lieu où l'on relègue les populations. Les personnes fragilisées arrivent parfois avec juste un petit sac plastique. Sur place, Jean-Robert Dantou mène des entretiens et étudie les huit filières d'arrivée de précaires à Tonnerre. Si, au début, son enquête n'est pas forcément la bienvenue – elle donne une image de la

ville qu'on ne veut pas voir – le photographe chercheur se fait petit à petit accepter. Sur les photos, il montre des morceaux de vie, notamment celle d'Éric, en résidence d'accueil, arrivé dans la ville en 2010 à l'âge de 42 ans. Sourire aux lèvres, vacillant, Éric raconte : « Il n'y a plus grand-chose à Tonnerre, plus de dentiste. Mais médecin est là jusqu'en 2025, après je ne sais pas. » Il y a aussi Bouchara, victime de violences conjugales. On rencontre Denis, tonnerrois depuis longtemps, en employé du canal de Bourgogne à l'hôtel d'art, qui participe au montage de l'exposition. Lui et le photographe se sont connus au moment des gilets jaunes. « Dans un contexte d'effondrement économique, social et moral, quel est ce qui fait que certaines personnes arrivent à "survivre", et d'autres pas ? » interroge le photographe. Les personnes que je photographie me donnent leur image, c'est quelque chose de précieux. Je dois en prendre soin. » Jean-Robert Dantou ne conçoit pas ses images sans textes.

SOUTIEN DE LA BNF

Cinq ans comme un projet fédérateur, l'exposition « À balles réelles » (titre issu d'un entretien) a fait l'objet d'un chantier participatif. Le jour du montage, des étudiants accrochaient les cartes d'électeurs, les personnes photographiées découpaient du bois ou des papiers, les plus fragiles passaient pour dire bonjour. Très calme, Jean-Robert Dantou accueille tout le monde avec bienveillance. S'il a reçu le soutien de la Grande Commande du photojournalisme de la BNF pour ce travail, il constate que « le rôle du photojournaliste n'est pas d'être plus vrai que la presse ».

Tissant des liens entre photographie et sciences sociales, Jean-Robert Dantou, bourdieusien, s'interroge sur la place de la photographie documentaire. Il s'interroge aussi sur la forme documentaire – certaines photos sont entrecoupées de larges images de textes très détaillés, compléments nécessaires au regard. Dans une pièce à l'étage, on peut manipuler des photos, réfléchir à leur sens... Remettant un reflet lucide et empathique de Tonnerre, Jean-Robert Dantou pose aussi des questions sur les effets de la photographie. Comment orienter les pouvoirs publics s'il n'y a pas d'enquête de terrain ? Afficher les fac-similés des cartes d'électeurs à l'entrée souligne la fracture entre les politiques publiques et la population, mais donne aussi un peu d'espoir : après la mobilisation, le service d'urgence est resté ouvert. Il a tourné à plein régime pendant la pandémie... Sans surprise, le RN est arrivé en tête des élections européennes à Tonnerre, avec plus de 37 % des voix.

À BALLES RÉELLES

de JEAN-ROBERT DANTOU
Hôtel Courberty 22 rue
Bourgeoisot, 89100 Tonnerre,
jusqu'au 29 juin.

urbanisme N°439

« ON ASSISTE À DES MIGRATIONS DE L'INTÉRIEUR »

Propos recueillis par Rodolphe Casso

Jean-Robert Dantou, photographe documentaire, a mené un projet de recherche-action à Tonnerre, pour comprendre pourquoi cette petite ville de l'Yonne servait de point de chute à de nombreuses personnes en grande précarité, et quelles étaient les conséquences pour elles et pour le territoire.

Pourquoi avoir intitulé votre sujet de recherche : De la filière au « care » ?

Je parle de « filières » d'arrivées de personnes précarisées à Tonnerre. Une partie importante de mon travail de thèse (SACRENS, juin 2024) a été de comprendre d'abord pourquoi ces personnes fragiles arrivaient dans une ville dont elles ignoraient l'existence, puis quel était l'impact sur elles sachant que cette trajectoire était en partie contrainte, enfin quelles étaient les conséquences pour le territoire. Au total, j'ai identifié neuf filières d'arrivées, avant de travailler sur trois d'entre elles en particulier, qui sont à la fois traitées dans la thèse, mais aussi dans l'exposition photo « À balles réelles » [voir portfolio p. 37, ndlr].

Parmi elles, deux filières sont institutionnelles, c'est-à-dire qu'elles sont alimentées par des prescripteurs et sont donc directes. La première filière concerne les personnes qui arrivent par la Résidence Accueil de Tonnerre. Cela se produit généralement lorsqu'un travailleur social de l'hôpital psychiatrique d'Auxerre prend la décision, faute de lit, d'envoyer une personne à la Résidence Accueil, soit en train, soit en taxi. La deuxième filière institutionnelle concerne les arrivées par les logements d'urgence du centre communal d'action sociale (CCAS) de Tonnerre. Il s'agit alors de gens généralement à la rue dans les villes environnantes, comme Auxerre ou Avallon, ou parfois même de personnes envoyées par le 115 depuis la région parisienne et qui ne supportent plus leurs conditions de vie. Il existe ainsi toute une cartographie de petites communes vers lesquelles sont envoyées des personnes à la rue depuis des villes plus grandes. La troisième filière est informelle, dans la mesure où il n'y a pas de prescripteurs ; les personnes se rendent par elles-mêmes à Tonnerre. Cela peut être

sur le conseil d'un proche ou d'un parent qui connaît la ville et affirme que les logements ne sont pas chers. Mais aussi via des sites de rencontre, voire des jeux vidéo en ligne qui contiennent des chats où les gens discutent beaucoup – même des gens vivant à la rue y ont accès sur leur smartphone. Ce sont autant de moyens de tisser des relations qui peuvent ensuite donner lieu à des rencontres et des déplacements résidentiels. Ici, l'arrivée se fait donc de manière indirecte. Autre exemple : une personne à la rue en région parisienne trouve une annonce pour un logement vraiment pas cher dans une commune à 10 km de Tonnerre. Mais, là-bas, elle va connaître des conditions de grande précarité, faute de supermarchés, de transports, et d'isolation – avec un chauffage très cher... Cela crée des situations de surendettement qui finissent par être repérées par les services sociaux, qui rapatrient alors la personne dans la ville de Tonnerre.

Pourquoi avoir choisi Tonnerre en particulier ?

J'ai mis longtemps à le comprendre moi-même. Quelque chose ici m'a affecté. Je suis arrivé à Tonnerre, la première fois, pour encadrer des étudiants lors d'une formation à l'ethnographie, pour leur apprendre à mener des entretiens, des observations, tenir un journal de terrain. Nous travaillions alors sur trois villes de l'Yonne – Avallon, Tonnerre et Chablis – avec, en tête, la question de la polarisation territoriale : pourquoi des villes proches de 15 km connaissent-elles des destinées économiques très éloignées ? À Tonnerre, j'ai été très impressionné de rencontrer, dans la rue et au comptoir des bars, des personnes décrites comme souffrant de troubles psychiatriques. Je l'ai vite compris pour avoir travaillé auparavant dans des hôpitaux psychiatriques et des foyers de posture. Et je me suis souvenu que dans ces établissements, la

34

question se posait souvent de trouver une place pour quelqu'un, la plupart des institutions étant définies par des temps de résidence limités. Les travailleurs sociaux passent alors énormément de temps à chercher des places aux gens en partance.

J'ai donc vécu plusieurs situations où une place avait été trouvée pour quelqu'un. Ce sont souvent des moments très joyeux et festifs. Mais, plus tard, en arrivant à Tonnerre, je me suis rendu compte que je ne m'étais jamais posé la question de ce qu'il était advenu de ces personnes. Je n'avais pas compris que cette réjouissance collective était surtout une réjouissance de l'institution, et que pour la personne concernée, cela pouvait donner lieu à un éloignement résidentiel potentiellement tragique. C'est sans doute comme ça que j'en suis arrivé à travailler sur Tonnerre. Il y avait, selon moi, une sorte de disparition du problème qui renvoie à une question très compliquée pour les sciences. Quand on travaille sur la gentrification, par exemple, on s'intéresse à l'éloignement des classes populaires d'un quartier de centre-ville. Et une fois les personnes parties, elles disparaissent en tant que problème. Il est très difficile de mener une enquête pour les suivre.

Est-ce pour cela que vous avez choisi de travailler sur un point d'arrivée plutôt qu'un point de départ ?

Oui, et un point suffisamment éloigné d'une grande métropole pour comprendre de façon longitudinale les déplacements. Prenons une personne qui doit quitter son logement dans le 18^e arrondissement de Paris, faute de moyens, pour aller à Saint-Ouen, d'où elle a été expulsée pour arriver à Sens, où elle a encore eu des soucis et a été hébergée chez quelqu'un à Laroche-Migennes, avant d'être envoyée à Tonnerre... Ce qu'on observe depuis un point d'arrivée, c'est que les personnes ont connu des accélérations résidentielles : 5, 10, 15, 20 logements ou hébergements au cours des deux ou trois dernières années.

C'est pourquoi, j'affirme, en tant qu'enquêteur, que ces trajectoires sont impossibles à suivre depuis un point de départ. Sans oublier que les personnes changent de numéro de téléphone, laissent peu de traces, disparaissent. Travailler depuis un point d'arrivée est donc le seul moyen de comprendre et de décrire ces trajectoires, en passant par les yeux des personnes elles-mêmes. Sachant que, même pour elles, il est très difficile de reconstituer précisément la chronologie de leurs déplacements. Il y a beaucoup de confusion dans les récits. Cela demande beaucoup de temps et beaucoup d'entretiens. Il m'est arrivé de passer deux semaines entières, huit heures par jour, pour recomposer la trajectoire exacte d'une seule personne.

Pourrait-on parler de ces gens comme de migrants dans leur propre pays ?

Dans les années 1930, aux États-Unis, lors de la Grande Dépression, on parlait de « petits migrants », ceux de l'intérieur, et de « grands migrants », venant de l'étranger. Ces termes décrivaient des migrations très importantes et contraintes d'est en ouest du pays. On assiste donc, chez nous, à des migrations de l'intérieur, avec des personnes de nationalité française contraintes de partir. Depuis l'époque médiévale, les déplacements contraints de populations pauvres se font depuis les campagnes vers les



Jean-Robert Dantou.
Photo : Printille Davigo

« Il m'est arrivé de passer deux semaines entières, huit heures par jour, pour recomposer la trajectoire exacte d'une seule personne. »

villes. C'est pourquoi, assister depuis une vingtaine d'années à des déplacements contraints depuis les grandes villes vers les campagnes est quelque chose d'inédit dans notre histoire.

Comment ces déplacements sont-ils vécus par les personnes ?

Pour certains, arriver de façon contrainte dans un territoire inconnu est extrêmement difficile. Ils peuvent se sentir opprimés, étouffés, piégés, avec la peur de ne jamais pouvoir repartir. D'autres, au contraire, disent avoir trouvé une place à Tonnerre qu'elles n'avaient jamais vraiment trouvée ailleurs.

« Les géographes démontrent que les petites villes françaises, du seul fait d'être des petites villes, ont été mises à l'écart des politiques publiques. »

Comment ces arrivées sont-elles vécues sur le territoire ?

Les conséquences sont, là aussi, contrastées. D'un côté, il y a un sentiment d'impuissance, car les arrivées de personnes précaires se font en dehors de tout contrôle des acteurs locaux de la ville, du département ou de la région. Ces mouvements leur échappent et génèrent donc des ressentis négatifs. Pour les habitants, les effets sont aussi contrastés. Certains, issus de classes moyennes appauvries par une désindustrialisation, couplée au désengagement des services publics, regrettent de voir arriver des personnes précaires. Ça peut être très violent et traumatique pour eux, avec le sentiment qu'on ajoute de la misère à la misère.

Mais, pour d'autres, cela représente une opportunité économique dans les métiers du *care*, car les arrivants sont très encadrés, avec des tutelles, des curatelles, des infirmières libérales qui leur rendent visite quotidiennement, des séances de kiné, des visites chez les psychiatres, les généralistes, les addictologues... Ce qui crée une activité économique importante pour la ville. On a du mal encore à le mesurer, mais c'est un secteur en croissance. Le milieu associatif en bénéficie aussi, avec de nombreuses personnes qui s'engagent, soit dans le domaine caritatif, soit au travers d'ateliers d'apprentissage de la langue ou encore des jardins partagés, etc. Cela peut permettre à certaines personnes du coin de retrouver de la dignité en aidant des personnes plus précaires qu'elles.

Quelles autres villes, à votre connaissance, sont comparables à Tonnerre en tant que destinations de personnes précaires ?

J'ai commencé à dresser une liste, qui contient pour l'instant une quinzaine de villes dont les caractéristiques sont très proches. Mais ces recherches sont à l'état embryonnaire. C'est en tout

cas l'une des hypothèses de mon travail de thèse, selon laquelle des mouvements de relégations extra-métropolitaines sont à l'œuvre en France depuis une vingtaine d'années : les métropoles construiraient ainsi dans leurs périphéries très lointaines – entre une et deux heures de train – des villes-satellites où elles envoient les personnes jugées indésirables dans les centres-villes. L'une des grandes caractéristiques de ces villes est qu'elles se situent sur les lignes de chemin de fer, car les déplacements des personnes les plus précaires se font toujours par le train, qui est le dernier moyen de transport possible pour les personnes sans ressources.

Est-ce à dire que, pour vous, « périphérie » est synonyme de « relégation » ?

Pour ce qui concerne les mécanismes de déplacement de personnes précarisées, le territoire sur lequel j'ai travaillé peut être considéré comme une périphérie d'Auxerre ou de la région parisienne. Mais pour d'autres mécanismes que j'ai observés à Tonnerre, le territoire affiche de nombreuses dynamiques qui lui sont propres. Il ne peut en aucun cas être seulement défini comme une périphérie. Ce serait, notamment, oublier les logiques inhérentes au monde rural qui ne se définissent pas en négatif par rapport à un modèle central, mais juste autrement.

À l'occasion des élections européennes et législatives de l'été dernier, les médias ont relayé un sentiment récurrent d'abandon des services publics de la part des électeurs de la ruralité et des petites villes. Tonnerre illustre-t-elle ce sentiment ?

Les géographes démontrent depuis une vingtaine d'années que les petites villes françaises, du seul fait d'être des petites villes, ont été mises à l'écart des politiques publiques et que les financements ont été majoritairement orientés vers les métropoles. C'est, de fait, un abandon qui est vécu de manière traumatique par les personnes concernées. De plus, en travaillant avec une équipe de recherches sur d'autres petites villes, nous avons relevé la spécificité des sous-préfectures, où les services publics étaient beaucoup plus développés, et où on a donc beaucoup plus souffert de ces politiques publiques.

Parmi les villes observées, La Souterraine, dans la Creuse, a, par exemple, moins souffert : une loi comme celle réformant la carte judiciaire et entraînant la fermeture progressive et la mise en vente de 250 tribunaux d'instance, de grande instance et de commerce, en France, à la fin des années 2000, n'a pas eu ici d'effets. Alors qu'à Tonnerre, le tribunal d'instance a fermé, ce qui, cumulé aux autres fermetures de services publics, a eu un effet important. De même, la loi de réforme hospitalière n'a pas eu d'effet majeur à La Souterraine, alors qu'elle a entraîné à Tonnerre la fermeture de la maternité et de plusieurs services hospitaliers. Les conséquences sont donc beaucoup plus violentes que dans des villes qui dépendent moins des services publics. À cela s'ajoute le fait que des bâtiments que sont la gare, le centre des impôts, le tribunal ou l'hôpital sont généralement des lieux architecturalement remarquables, qui sont là pour évoquer le prestige de l'État-social. Or, les voir au quotidien vides ou abandonnés renvoie le sentiment que l'État n'est plus là. ■

à balles réelles

tonnerre 2017-2022

Photos de
Jean-Robert Dantou

La recherche-action *De la filière au « care »* menée à Tonnerre par **Jean-Robert Dantou** (lire p. 34), s'accompagne d'un important volet photographique, qui a fait l'objet d'une récente exposition à l'Hôtel Cœurderoy. En quatre séries : « État des lieux », « Arriver », « Tenir » et « Photographier », les images livrent une certaine vision d'un territoire en déprise, et documentent le parcours des nombreuses personnes précaires venues y trouver refuge, volontairement ou non.

¹ L'exposition « À balles réelles » est un projet de Recherche - Création mêlant photographie documentaire et sciences sociales afin de rendre compte des résultats d'une création de cinq années menées dans la ville de Tonnerre, dans l'Yonne. Depuis 2017, la Recherche Création collective et interdisciplinaire « Territoires et Mobilités » mobilise à l'École normale supérieure et au Centre Maurice Halbwachs (CNRS), des chercheurs et chercheuses de différentes disciplines (photographie, sociologie, anthropologie, géographie, histoire, histoire de l'art), afin d'étudier la dimension spatiale des inégalités sociales en France.

Portfolio

37

urbanisme N°439

urbanisme N°439



Agence immobilière fermée dans un immeuble abandonné, série « État des lieux », angle de la rue Vaucaire et de la rue de la Varenne, Tonnerre, le 28 novembre 2018.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU



Le Bar des Sports qui fait aussi relais colis, série « État des lieux », rue du Pont, Tonnerre, le 29 novembre 2018.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU



Photographies musées et éléments de décor dans le salon de Germaine, série « Tenir », rue de la Fosse-Duane, Tonnerre, le 1 mars 2019.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU



Portrait de Giuseppe Tronzi, série « Tenir », rue du Général-Campanon, Tonnerre, le 8 mars 2019.
Giuseppe a quitté l'Italie à l'âge de 16 ans pour rejoindre un oncle, ébéniste à Tonnerre. © Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU



Portrait de Mary pendant une séance de lecture à la médiathèque du Sémaphore, série « Tenir », Tonnerre, le 20 février 2021.
© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU

Quartier d'habitat social des Prés-Hauts, série « État des lieux », Tonnerre, le 11 février 2022.
© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU

Portrait d'Olivia, à proximité de la gare par laquelle elle est arrivée, pour la première fois, à Tonnerre, série « Arriver », le 4 décembre 2020.
© Jean-Robert Dantou / SACRe-PSL / BNF / Agence VU

42

43



Vue sur les toits de la rue du Général-Campanon depuis l'église Saint-Pierre, série « État des lieux », Tonnerre, le 30 novembre 2018.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

Promenade en quad avec Maxence dans les campagnes environnantes de Tonnerre, série « Tenir », le 22 juillet 2022.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

Portrait de Lorenzo sur les berges du canal de Bourgogne, série « Tenir », Tonnerre, le 2 décembre 2020.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

Vue du quartier de l'Europe depuis le toit d'un immeuble du quartier d'habitat social des Prés-Hauts, série « État des lieux », Tonnerre, le 8 janvier 2021.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

Portrait de Maxence sur son balcon, quartier d'habitat social des Prés-Hauts, série « Tenir », Tonnerre, le 8 février 2022.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

« La photographie documentaire est sans cesse prise entre attention et trahison. Attention, parce que la démarche documentaire oblige à s'intéresser de très près à une personne [...] En parallèle, j'ai souvent peur de trahir les personnes photographiées. »
Jean-Robert Dantou



38

39

Vue sur le canal de Bourgogne depuis la rive gauche, entre le quartier des Prés-Hauts et le centre-ville, Tonnerre, le 11 février 2022.
© Jean-Robert Dantou/SACRe-PSL/BNF/Agence VU

TERRAIN D'ENQUÊTE

Entre paupérisation
et enrichissement

LES PARADOXES FRANÇAIS VUS DE TONNERRE

Ses rues et ses habitants témoignent des évolutions contemporaines contrastées d'une partie des zones rurales françaises : la petite ville bourguignonne accueille aussi bien des personnes déplacées, isolées et précarisées que des ménages urbains aisés en quête d'espace, de verdure et de vieilles pierres. ÈVE CHARRIN, PHOTOS DE JEAN-ROBERT DANTOU/AGENCE VU'.

Tonnerre, Yonne. Dans la salle à manger baignée de soleil, Jean-Pierre, Chantal, Bouchra, Sylvie, Thomas et les deux Ludovic se retrouvent autour d'une thermos de café et d'un goûter. Un gâteau a été préparé tout exprès. Fêré d'histoire, Jean-Pierre, septuagénaire, évoque ses promenades quotidiennes dans le centre-bourg dont le bâti rappelle les grandes figures locales, Marguerite de Bourgogne et le chevalier d'Éon. Thomas, la trentaine, parle de son bénévolat deux après-midis par semaine aux Restos du cœur. Ludovic ouvre la thermos. Scène banale, de celles que vivent couramment des millions de Français ? Oui, à ceci près que les participants, tous habitants de cette barre HLM des Prés-Hauts à la limite de la commune bourguignonne, bénéficient d'un suivi psychiatrique et d'un accompagnement quotidien. Dans l'immeuble

conçu il y a une quarantaine d'années pour des familles ouvrières, quelque vingt célibataires partagent, deux par deux, un logement en colocation. Une contrainte à laquelle il leur faut se plier, dans le cadre du programme « Résidence Accueil » de l'association Espérance Yonne et de l'Assurance maladie, une « solution d'hébergement à des personnes en situation de précarité ou d'exclusion, atteintes de troubles psychiques ». Car Jean-Pierre, Bouchra, Thomas et les autres n'ont pas choisi de vivre à Tonnerre, bourg de 4 300 habitants où la plupart n'ont aucun ancrage. S'ils y demeurent depuis plusieurs années, parfois depuis 2009, date de la mise en place de cette structure d'accueil, c'est à la suite de « mécanismes institutionnels (...) menant des personnes précarisées à être déplacées dans de petites villes rurales », note l'ethnophotographe Jean-Robert Dantou qui a consacré sa thèse récente à Tonnerre. Comment est-ce possible ?



Prospère jusqu'au tournant du siècle, Tonnerre, qui comptait alors environ 6 000 habitants, a perdu le principal employeur de sa population ouvrière : l'usine Thomson-Stéti, qui salariait 1 200 personnes pour produire des magnétoscopes et téléviseurs, a été délocalisée. D'autres entreprises ont fermé à leur tour, comme la câblerie, la métallerie, l'atelier de confection Petit Bateau ; celles qui restaient ont réduit drastiquement leurs effectifs. Beaucoup de Tonnerrois ont quitté leur ville natale. En quinze ans, la cité a vu sa population diminuer d'un quart, provoquant par contrecoup le départ de services publics cruciaux (tribunal, classes). Premier employeur de la commune avec près de 450 salariés, l'hôpital ne compte plus ni maternité ni bloc opératoire. On y trouve, en revanche, un service d'adictologie en phase avec les besoins d'habitants, anciens ou nouveaux, lourdement frappés par le chômage (23 % de la po-

pulation tonnerroise en 2021), la pauvreté (27 %) et le handicap (6 %, soit plus de trois fois la moyenne nationale). Pour le politologue Jérôme Fourquet et l'essayiste Jean-Laurent Cassely, ce bourg offre « un cas archétypal et paroxystique » de la « désindustrialisation de la France périphérique » (1). Boutiques fermées, vitrines murées, immeubles délabrés « à louer », « à vendre » : en 2025, le bâti porte encore la marque du désastre. Vu l'espace locatif vacant dans les HLM du bailleur Domanys, les différentes structures d'aide sociale d'Île-de-France, de Dijon ou d'Auxerre trouvent aisément à placer leurs publics fragilisés. Personnes en suivi psychiatrique, SDF, familles monoparentales, demandeurs d'asile et réfugiés venus de Syrie, d'Ukraine, d'Afghanistan ou de Côte d'Ivoire sont donc aiguillés – de façon convergente, quoique non coordonnée – vers Tonnerre. Par ailleurs, profitant de la faiblesse des loyers



sur le marché privé, des marchands de sommeil ont placardé des petites annonces à la gare de Bercy, à Paris (d'où des trains directs partent chaque jour pour Tonnerre). Ces bailleurs peu scrupuleux ont attiré dans des appartements insalubres des locataires démunis, solvables dans la cité bourguignonne grâce aux aides personnalisées au logement (APL). La commune, écrit Jean-Robert Dantou, fonctionne comme réceptacle de «*filiales d'arrivées qui font système, multiples et protéiformes*».

«**NOUS N'ÉTIONS PAS LES BIENVENUS**»

Devenue du même coup lieu de relégation et de soin, Tonnerre apparaît comme «*emblématique*» de ce qui se produit à bas bruit dans des centaines d'autres communes rurales françaises, nous explique le sociologue Nicolas Renahy (2). Forte de ses services psychosociaux – institut médicoéducatif pour les jeunes, établissement ou service d'aide par le travail pour les adultes (Esat), entre autres – et de son dense réseau associatif – Secours catholique, Secours populaire, Restos du cœur –, Tonnerre est devenue, comme l'a impitoyablement titré *Le Monde*, un «*terminus de la précarité*» (3). Pareille spécialisation, on s'en doute, n'a pas enthousiasmé la population historique. «*Au départ, du côté des autorités municipales, nous n'étions pas les*

bienvenus», se souvient Frédéric Lajambe, directeur de la Résidence Accueil et du Service d'aide à la vie sociale, l'un et l'autre implantés à Tonnerre depuis 2009 : «*On nous disait que nous allions ajouter du handicap à la précarité. Nous avons fait valoir que les personnes handicapées sont des acteurs économiques et sociaux, qu'elles apportent aussi des ressources à la ville.*» Bénéficiaires de l'allocation aux adultes handicapés (AAH), les résidents font leur course au Leclerc de la commune. Thomas, on l'a vu, prête main-forte aux Restos du cœur. Avec Sylvie, il participe à un atelier de dessin en ville au côté d'artistes locaux. Dans le cadre de l'Esat, les deux Ludovic travaillent, l'un dans les vignes alentour, l'autre dans une blanchisserie locale. Au fil des ans, estime Frédéric Lajambe, «*les gens se sont habitués*».

Certaines structures bénéficient largement aux Tonnerrois de longue date, qu'on pourrait appeler à la suite du sociologue Benoît Coquard «*ceux qui restent*» (4). Ces hommes et ces femmes des classes populaires s'efforcent tant bien que mal, pour paraphraser le chercheur, de faire leur vie dans une «*campagne en déclin*». Comment (re)trouver de la motivation, du travail ? Directrice de la Mission locale, Camille Dhennin constate des «*difficultés liées à la mobilité en milieu rural*», «*un manque d'offres de formation*», et diagnostique une recrudescence de

«**Boutiques fermées, vitrines murées :
en 2025, le bâti porte encore la marque du désastre.**»



DANS L'ŒIL DE L'ETHNOPHOTOGRAPHE

L'ethnophotographe Jean-Robert Dantou s'est rendu à Tonnerre, en 2017, dans le cadre d'une enquête sur les dynamiques urbaines. Ayant déjà réalisé une longue enquête dans un foyer postcure du Nord parisien, le chercheur croit «*retrouver*» dans les rues des hommes et des femmes sortant d'hôpital psychiatrique. C'est le point de départ de sa thèse «*À balles réelles. Photographie documentaire et ethnographie réflexive, Tonnerre 2017-2022*», sous la direction de la sociologue et anthropologue Florence Weber, et soutenue en juin 2024. Deux questions la structurent, l'une, sociologique, sur les trajectoires des «*personnes déplacées sans l'avoir choisi*» (souvent par une association francilienne en lien avec la psychiatrie) ; l'autre, épistémologique, sur la fiabilité de la photographie documentaire comme outil de connaissance. Dantou a photographié le centre-bourg et les «*personnes déplacées*». En juin 2024, il a exposé ses photos à Tonnerre.

«*troubles anxieux*» parmi les jeunes : «*Certains ne veulent pas passer le permis de conduire ni même sortir de chez eux.*» Il a fallu innover. Créée en 2022, l'association Pierres, Pôle & Compagnie emploie en CDD une vingtaine de personnes généralement «*très peu qualifiées*», qui vendent des prestations de service telles que la taille des vignes, le jardinage ou le traitement des déchets, explique Stéphanie Mathieu, dirigeante de cette entreprise d'insertion qui accèdera bientôt au statut de régie territoriale. Cédric Clech, maire depuis 2020, s'avoue «*très heureux*» de cette initiative qui vise à «*resocialiser*».

Parmi les salariés en réinsertion, on rencontre six hommes employés au sein de l'équipe de travail viticole qui assistent à une présentation de la médiathèque. En dehors de deux réfugiés, Massi et Baram, arrivés respectivement d'Arménie et d'Afghanistan, les autres viennent de Tonnerre ou de

ses environs immédiats. Christophe, 55 ans, chef d'équipe rassurant qu'on prendrait pour un travailleur social, a connu l'effondrement industriel de sa ville et enchaîné les galères. Employé dans la restauration dans une grande surface locale, Jérôme, lui aussi quinquagénaire, a «*décidé de changer de métier*» après un licenciement économique. Jordan, la trentaine, a des problèmes d'illettrisme et s'exprime avec difficulté. Alexandre, 33 ans, lui, a d'abord «*travaillé en usine*» avant de s'orienter vers le paysagisme et l'activité viticole, toujours en contrat précaire.

«**UNE VILLE DE "CASSOS"**»

Sinistrée, Tonnerre ? Les classes moyennes locales tendent à la fuir : «*Tonnerre a la réputation d'une ville de "cassos"*» (cas sociaux), observe Nicolas Cougnot, qui enseigne le français et l'histoire-géo aux classes de filières professionnelles du



lycée polyvalent Chevalier-d'Éon : « *Quand elles peuvent se le permettre, les familles du coin envoient leurs enfants à Sens ou à Auxerre.* » Lui-même vit dans un village distant de 20 km. Élodie Benabdallah, 38 ans, accompagnante à la Résidence Accueil, réside pour sa part à 7 km. Elle a vécu à Tonnerre il y a une quinzaine d'années et ne s'y sent « *plus en sécurité* ». Pas question pour elle d'y scolariser ses enfants : « *On voit des gens qui boivent des "8-6" sur le trottoir.* » Avant, abonde sa collègue Marie-Claire Rasselet, 44 ans, qui vit dans la campagne à une douzaine de kilomètres, « *c'était animé, on allait à la Foir'Fouille en sortant du lycée quand j'étais élève à Tonnerre... Maintenant, il n'y a plus rien* ». Pourtant, le centre-bourg révèle une évolution bien différente, celle décrite par Luc Boltanski et Arnaud Esquerre dans leur essai, *Enrichissement* (5). Les deux sociologues identifient en effet « *un changement économique qui, depuis le dernier quart du 20^e siècle, a profondément modifié la façon dont sont créées les richesses dans les pays d'Europe de l'Ouest, marqués, d'un côté, par la désindustrialisation et, de l'autre, par l'exploitation accrue de ressources qui, sans être tout à fait nouvelles, ont pris une importance sans précédent* ». À savoir « *les arts, particulièrement les arts plas-*

tiques, la culture, le commerce d'objets anciens, la création de fondations et de musées, l'industrie du luxe, la patrimonialisation et le tourisme ». Nous y sommes. Entre les splendides hôtels particuliers désaffectés et les commerces liquidés au rez-de-chaussée des immeubles anciens, quelques devantures élégantes ont fait leur apparition. Des graveurs d'art, des galeries d'art pointues, un antiquaire tonique, une librairie chaleureuse et éclectique, un café-concert flambant neuf, plusieurs cavistes, sans compter les boutiques en pleins travaux. Ces commerces sont destinés, pour partie, aux touristes qui visitent les cités historiques et les caves de Bourgogne, mais pas seulement.

UNE NOUVELLE POPULATION DIPLÔMÉE
Depuis une dizaine d'années, et plus encore depuis les confinements de 2020, Tonnerre attire une population urbaine, diplômée, aisée, qui change la ville. Séduite par « *un bâti magnifique* », Laure Jacquin, architecte, a quitté la région parisienne avec son compagnon et sa fille : « *Pour le prix de 30 m² à Pantin, on s'est offert une grande maison de ville sur trois étages avec jardin* », bientôt devenue résidence principale. « *Il y a plein de boulot, ici. Et de l'espace pour loger mon agence.* » La

« Pour le prix de 30 m² à Pantin, on s'est offert une grande maison de ville sur trois étages avec jardin. »



jeune quadra travaille notamment avec l'équipe municipale sur un gros chantier public de rénovation du centre-ville, « *avec l'aménagement d'un jardin à la place d'un bâtiment vétuste* », se réjouit-elle. De même, Anne-Sophie Hamon, avocate, et Cédric Merle, financier, 35 ans et trois jeunes enfants, ont délaissé la capitale pour s'installer dans une maison superbement rénovée au cœur de la ville. La jeune femme s'est inscrite au barreau d'Auxerre ; grâce au TER direct, son mari se rend « *quelques jours par semaine* » au siège parisien de la banque qui l'emploie. Le couple a fait rénover un immeuble historique pour y installer la Balustre, « *espace de culture et de petite restauration* », explique Cédric dans son sweat-shirt siglé Ralph Lauren. Les enfants des uns et des autres fréquentent les établissements publics tonnerrois et l'école de musique – et un jour, peut-être, l'école de design numérique Créasup, fondée en 2019, installée dans l'ancien supermarché à la périphérie du bourg. Quant à la libraire, Camilla Patruno passée par « *Milan, Londres, Paris et la Chine* » avant de s'établir à Tonnerre il y a sept ans, elle organise des concerts et un festival de BD « *avec des multiprimés du Festival d'Angoulême* ». Deux jeunes plasticiens venus de Genève et de Dijon ont installé leur atelier et galerie d'art contemporain dans l'ancien Café des glaces...
Enfant du pays devenu producteur de télévision, le maire, Cédric Clech, encourage ces implantations : « *Il y a une dynamique autour des artistes et artisans d'art.* » En 2023, les premières Rencontres économiques des métiers d'art (Rema) ont eu lieu dans le marché couvert rénové. Bientôt, annonce l'édile, la ville devrait accueillir l'atelier de gainerie Bettenfeld-Rosenblum,

qui travaille le cuir pour de grandes marques de luxe. À la clé, des emplois qualifiés, un hôtel particulier restauré pour héberger l'établissement, un couple d'entrepreneurs parisiens qui s'installe et achète une maison, de nouveaux élèves à l'école... Une perspective s'ouvre, celle d'un « *enrichissement* » par la culture et par le luxe. Ainsi, les néohabitants fortement dotés en capitaux de toutes sortes (parmi lesquels l'acteur Lambert Wilson) et ceux précédemment évoqués, paupérisés, se côtoient chaque jour. Entre les deux catégories, l'écart socioéconomique témoigne de ce que, bien au-delà de la Bourgogne, l'économiste Pierre-Noël Giraud appelle une « *exacerbation des inégalités au sein des territoires* », caractéristique du 21^e siècle. De façon exemplaire, Tonnerre condense ce qui se produit ailleurs à des échelles plus vastes. ●

NOTES
(1) Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Seuil, 2021.
(2) Nicolas Renahy, *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2005.
(3) Guillaume Delacroix, « Dans l'Yonne, Tonnerre, terminus de la précarité », *M Le mag*, 19 octobre 2024.
(4) Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, 2019.
(5) Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Gallimard, 2017.
(6) *Ibid.*
(7) Pierre-Noël Giraud, *L'Inégalité du monde* (1996), nouv. éd. augmentée, Gallimard, coll. « Folio », 2019.